

l'auteur ne fait pas montre dans ces deux comédies des qualités présentes dans ses nouvelles et renoncera dans la suite à ce genre littéraire.

La Loi du Pêché (1899), d'autre part, est la seule tentative de l'écrivain de construire un roman. Y est racontée l'histoire de deux êtres chastement amoureux qui ne retrouveront la joie de vivre qu'en reprenant possession du milieu natal. Le livre vaut surtout par le lyrisme sincère des émotions, l'art souple des descriptions agrestes et urbaines, le tour pittoresque et personnel des croquis de personnages.

Ecrivain abondant, parfois prolix, Delattre consigne plus tard dans une série d'aphorismes et de notules (*Les Pieds nus*, 1933; *Grains d'Anis*, 1936; *Vers luisants*, 1928; *Pain de mon blé*, 1938) les réflexions que lui suggère sa vision des êtres et des choses. A côté de cette activité, il faut citer encore celle du critique littéraire qui consacre une série d'études à des écrivains belges tels Albert Giraud, James Vandrunen, Hubert Krains, Eugène Gilbert, Edmond Picard, Arthur Daxhelet, Georges Eekhoud, Hubert Stiernet; celle du chroniqueur de la radio et du journaliste médical qui, dans plus de mille articles publiés dans *Le Soir*, sous le pseudonyme de Dr Delassus, dans un souci de vulgarisation, célèbre plus pour le plaisir du lecteur que pour son information, la splendeur et la saveur des fruits de la terre et détaille, avec une compétence de fin connaisseur, les saines jouissances de l'art de manger : *Le Jardin du Docteur*, 1911; *L'Art de manger*, 1912; et *Le Trésor de la fruitière avec l'art de manger*, 1925.

Mais que ce soit dans des articles troussés au jour le jour ou dans des contes mieux élaborés, l'optimisme généreux, l'acceptation joyeuse de la vie, la moquerie sans amertume et l'observation pénétrante restent la caractéristique omniprésente d'un talent qui fait de Louis Delattre un de nos écrivains les plus repré-

sentatifs du Pays wallon entre les années 1890 et 1938 et lui assignent une place de choix parmi nos prosateurs de langue française.

Armand Colard.

L. Dumont-Wilden, « Louis Delattre », dans G. Charlier et J. Hanse, *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, 1958, p. 503-508. — C. Hanlet, *Les écrivains belges contemporains de langue française*, t. 1^{er}, Liège, 1946, p. 303-307. — A. Vierset, *Trois écrivains belges. Louis Delattre, George Garnir, James Vandrunen*, Bruxelles, 1948, p. 9-74. — J.-M. Culot, « Louis Delattre », dans *Bibliographie des Écrivains français de Belgique (1881-1950)*, t. 1^{er}, Bruxelles, 1958, p. 250-254, bibliographie.

DELBOEUF (Joseph - Remi - Léopold), philosophe, psychologue, philologue, naturaliste et mathématicien, né à Liège le 30 septembre 1831, décédé à Bonn (Allemagne) le 13 août 1896.

Né dans une humble famille, Joseph Delbœuf perdit son père, un potier d'étain, alors qu'il était en quatrième à l'Athénée et ne put poursuivre ses études qu'en donnant, malgré son jeune âge, des leçons particulières. Passionné d'entomologie, il n'en entreprit pas moins à l'Université de Liège des études philologiques et philosophiques; en 1855 il était proclamé docteur en philosophie et lettres et, trois ans plus tard, docteur en sciences physiques et mathématiques; une bourse d'étude lui permit d'approfondir à l'Université de Bonn la philosophie et la mathématique, particulièrement la géométrie.

La diversité des intérêts de Delbœuf — il fut philologue, philosophe, mathématicien, naturaliste — se marqua dans sa carrière universitaire comme dans son activité scientifique. Chargé en 1860 d'un cours de grec à l'École normale des Humanités de Liège, il fut appelé en 1863 à Gand : à l'Université, il donnait les cours de philosophie, à l'École normale des Sciences ceux de psychologie et de

logique. Mais dès 1866 il revint à Liège où, tout en se chargeant à nouveau d'un cours de grec à l'École normale des Humanités, il enseigna à l'Université le latin et le grec; dans les dernières années de sa carrière professorale, il donna aussi un cours libre d'exercices sur la philosophie. Entre-temps, c'est à la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique que ce philologue avait été élu en 1877 avec le titre de correspondant; il devait devenir membre en 1887. Parti pour Bonn en 1896 dans l'espoir de rétablir sa santé ébranlée, Delbœuf y mourait quelques jours après son arrivée.

Ses conceptions de philosophie mathématique — il s'attaqua notamment au caractère aprioristique des postulats euclidiens — il les exposa dans nombre de traités et de communications qui suscitèrent l'intérêt du monde savant mais aussi dans une dissertation d'allure humoristique au titre transparent : *Mégamicros*; sur le déterminisme et le transformisme, il engagea des discussions sans conteste originales mais dont les bases ont parfois paru arbitraires; quant à ses études de biologie (infusoires, insectes, lézards, etc.), fondées sur des observations fragmentaires voire inexactes, elles se sont révélées peu fécondes. Delbœuf s'était aussi pris d'enthousiasme pour la psychologie (mesure des sensations, étude du sommeil et du rêve) mais ses recherches dans le domaine parascientifique de l'hypnotisme ainsi que le talent de magnétiseur dont il faisait montre dans son entourage et même sur ses étudiants attirèrent sur lui les foudres du Parlement (qui vota une loi interdisant aux non-diplômés en médecine l'art de guérir) et ne manquèrent pas d'user son crédit dans les milieux scientifiques.

Doué d'une grande puissance de travail et poussé en outre par la conscience professionnelle, Delbœuf avait aussi publié de nombreux travaux se rapportant à la matière même de son enseignement : la phi-

lologie grecque et latine lui est en effet redevable d'observations précises et judicieuses et on sait quel remarquable homme d'enseignement il s'affirma en mettant au point des manuels de latin et de français à l'usage des débutants. Poète à ses heures, Delbœuf s'intéressait aussi au wallon de sa ville natale; convive spirituel, il chansonnait volontiers ses collègues et les événements universitaires.

Ce remueur d'idées souvent originales mais souvent aussi contestables était un remarquable pédagogue : il savait susciter l'enthousiasme chez ses élèves; mais ce sont sans doute ses notes sur les langues classiques — auxquelles, paradoxalement, il semble avoir attaché moins de prix — qui resteront la partie la plus solide de son œuvre.

Maurice Leroy.

A. Gilkinet (avec la collaboration de L. Fredericq et F. Folie), « Notice sur Joseph Delbœuf », dans *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1905, t. LXXI, Bruxelles, p. 47-147, portrait et bibliographie complète. — J. Hubaux, « Joseph Delbœuf », dans *Liber Memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935*, t. I^{er}, Liège, 1936, p. 224-238.

DELFORGE (René-Jean-Marie-Joseph-Ghislain), journaliste, né à Montignies-sur-Sambre le 8 novembre 1878, décédé à Namur le 7 août 1934.

De souche hennuyère, René Delforge, l'aîné d'une famille de sept enfants, a fait ses humanités gréco-latines au Collège du Sacré-Cœur, à Charleroi.

La passion du journalisme le possède et, en 1898, à l'âge de vingt ans, il entre au *Pays Wallon* à Charleroi, où sa plume va révéler enthousiasme et talent.

Six ans plus tard, les milieux catholiques de Verviers décident de créer le *Courrier du Soir*. Ils cherchent, pour en diriger l'équipe, un jeune journaliste entreprenant. Ils font appel à René Delforge. Le premier numéro